

LE TRAVAIL ET LE TEMPS

De la lenteur du regard
Et la santé du mouvement

1

**LA RICHESSE COMME PUISSANCE DE
DOMINATION ET-OU COMME OUTIL DU
DEVELOPPEMENT HUMAIN ?**

Il s'agit à la fois de développer le *surproduit du travail* ET de développer son usage en santé, question posée aussi par l'*ergologie* en matière d'organisation micro du TRAVAIL, c'est-à-dire des choix de son usage et de l'usage de son surproduit.

Pour cela toute vision restreinte, morcelée, au contraire d'une vision d'une *diversité* et d'une solidarité de la communauté humaine ne peut être que créatrice d'usage destructeur du surproduit.

C'est la question que j'ai posée lors de ma participation au *Forum Social de Florence*, au titre de la F.S.U., en 2002, en soulevant le problème des choix d'utilisation du surproduit du travail (au sens strict). Et que je souhaiterais poursuivre en 2013 dans ma *vie politique et syndicale*, au P.C.F. et la C.G.T. et ailleurs si l'occasion et les forces personnelles m'en sont données.

Les Forum Sociaux, à cet égard, n'ont pas dépassé jusqu'à ce jour une vision restreinte, c'est-à-dire morcelée et non diverse de la communauté humaine, la cause en étant essentiellement leur manipulation externe et interne par des forces qu'une vision restreinte favorise relativement, au détriment d'un développement général.

Economiquement, politiquement, militairement.
Institutions et mouvements ensemble.

Manipulation par une vision idyllique et une vision satanique conjointes, dont *l'échange A-M-A'* obsolète est le centre.

Agir au cœur de cette contradiction n'est pas stériliser l'action « immédiate » dans tous les domaines qui menacent l'humanité, mais au contraire lui donner sens, sens dans sa signification première, c'est-à-dire orientations des mouvements de la société, *des choix en santé* de son développement.

L'usage d'une *création monétaire et d'un crédit* « déconnectant » progressivement les échanges individuels et collectifs, dans leur unité, de l'échange « pur » A-M-A' est l'outil, dans les conditions actuelles, historiques, de cet échange, pour créer les conditions du choix de l'usage du surproduit au niveau de chaque collectivité humaine, du local au mondial.

Un outil, mais un outil qui n'agira pas seul. Un outil dont les choix d'usage restent de la responsabilité et de la *conscience humaine*, comme tout outil....

Cela (ce mode d'abord des problèmes de société et de problèmes militants) est-il compliqué ? Cela nuit-il pour aborder les problèmes micro et macro au quotidien et leur solutions dans les rapports entre organisations démocratiques et société ?

Ce n'est pas en rejetant « ce qui est compliqué » qu'on règle le sort de la santé du développement humain. Il n'y a pas, je

crois, d'opposition de principe entre le beau et le nécessaire.....

Il y a des contradictions dans lesquelles murissent les mouvements et les transformations, dont nous sommes *acteurs inconscients et conscients*, individuellement et collectivement, dans cette nature mère et avec nos capacités relatives, en mouvement aussi.

29 mai 2013

P.S. les passages en *italique* sont abordés dans d'autres articles de mon blog .

**IL NE S'AGIT PAS DE « PARLER AU CŒUR » OU DE
« PARLER
À LA RAISON ».
IL S'AGIT D'AVOIR UNE VISION COMPLEXE DE
L'ACTIVITÉ
HUMAINE,
DANS SON UNITÉ.**

Il ne s'agit pas de « parler au cœur » ou de « parler à la raison ». Il s'agit d'avoir une vision complexe de l'activité humaine, dans son unité. Faire éclater l'unité de cette vision, au prétexte d'être simple, non abstrait, c'est se rendre incompréhensible dans les choses « simples » à aborder dans le débat politique, dans le débat économique, dans le débat « culturel ». Il ne s'agit pas d'être « compliqué ».

L'abstraction, la conceptualisation, c'est une plante que nous avons beaucoup laissé dépérir dans le jardin militant de la l'ingénierie collective de la transformation sociale, du mouvement nécessaire de la société. Sous prétexte que « c'est compliqué ».

Produire ce dont il a besoin pour vivre est la tâche première de l'individu humain dans l'espèce humaine. Et produire à long terme, c'est-à-dire dans des conditions qui permettent sa reproduction élargie. La qualité de sa production est donc une question essentielle. Et par conséquent la conscience, l'aller-retour de son observation de sa propre production pour la modifier, la développer est l'élément

premier du développement de la production et de la conscience de la production.

Je soulignais dans un précédent article les capacités hors du commun de Marx de développer une vision du mouvement de la société où tous les mouvements sont pris à la fois dans leur particularité et dans leur ensemble.

Les humains entrent en rapport pour produire ce dont ils ont besoin pour vivre. Dans ce rapport, le temps de développement de la production et le temps de développement de la conscience ne sont pas des temps séparés. C'est l'organisation du temps de travail dans la production marchande qui tend à les séparer.

Dans l'entrée en rapport de production des humains, le politique est évidemment essentiel. Mais comme pour l'économique, dans son mouvement particulier, le mouvement politique-économique n'est pas séparable. C'est une abstraction et une conceptualisation, c'est-à-dire un travail de recherche et de conscience qui peut permettre une vision des mouvements extrêmement complexes des échanges de marchandises, donc de capital, et de la relation extrêmement complexe aussi entre économie et politique, et de leur « non séparabilité », le fonctionnement UN des mouvements particuliers.

Et si Marx termine sa première introduction à la critique de l'économie politique par des considérations sur la création artistique, sa diffusion dans la société à travers les âges, ce n'est pas pour ajouter une fioriture à son texte et une distraction à son analyse. C'est parce qu'économique,

politique et représentation humaine de l'activité humaine sont intriquées, que les mouvements entre économie, politique et symbolique, s'ils connaissent des inégalités de développement entre eux, entre individus, entre groupes humains, ne sont pas pour cela « séparés », mais « fonctionnent » en mouvements intriqués, en un même mouvement.

La représentation humaine de l'activité humaine, le symbolique, l'artistique, l'imaginaire « utilitaire » comme l'imaginaire « distractif » n'ont pas à être hiérarchisés ni morcelés. Une fois de plus c'est l'échange marchand qui tend à le faire.

Et c'est ce que tous nous faisons dans notre propre intrication dans la société marchande, dans l'échange marchand. Dans l'échange marchand parvenu à son plus haut degré de développement.

L'échange « Argent-Marchandise-Plus d'argent », l'échange capitaliste, la circulation des objets et des idées, basée sur ce système social, les militants de la transformation sociale, comme tout citoyen du système capitaliste parvenu à une mondialisation presque accomplie, en sont imprégnés. Ils procèdent ainsi, de fait, à cette dichotomisation de l'économie, du politique, de la « représentation » ou du « symbolique », et de la conscience de leur mouvements « séparés » et donc mutilent la conscience, son processus comme est mutilée la production dite matérielle et sa qualité. Un handicap majeur dans l'activité des individus constituant un parti et d'un parti de « transformation » lui-même est cette dichotomie.

Il ne s'agit pas de « parler au cœur » ou de « parler à la raison ». Il s'agit d'avoir une vision complexe de l'activité humaine, dans son unité. Faire éclater l'unité de cette vision, au prétexte d'être simple, non abstrait, c'est se rendre incompréhensible dans les choses « simples » à aborder dans le débat politique, dans le débat économique, dans le débat « culturel ». Il ne s'agit pas d'être « compliqué ».

Il s'agit, dans une intervention simple, d'avoir en conscience le lien entre activité « matérielle », « idéelle », représentation « abstraite », leur unité, sans quoi l'abord des choses les plus « simples » devient le plus faux qu'il soit, un casse tête confus, incompatible avec ce que l'on veut décrire pour agir, au quotidien, comme dans la longue durée.

Cette dichotomie, c'est celle de l'idéalisme philosophique qui sépare « matériel » et « idéal », corps et âme, alors que tout est matériel, c'est-à-dire que tout est mouvement de la nature. Et que la vision « matérialiste » nécessaire, qui est celle d'un communisme non « vulgaire », mais qui part des mouvements en processus, est bien plus « spirituelle » qu'une vision qui hiérarchise les activités humaines et fait de l'homme tantôt un animal sans conscience, tantôt un pur esprit séparé de toute contingence à partager avec ses semblables.

Dans le passage cité dans un précédent article de « mon » blog, Marx montre ET la complexité du mouvement de la marchandise et du capital, sang de l'échange dans l'échange en mondialisation, ET son unité dans les allers-retours de

transformation du capital dans ses diverses formes, ses métamorphoses, marchandise, travail, achat, vente, valeur, usage, capital fixe et capital variable, surtravail.....

Ce qui lui permet de voir l'état du moment de la mesure de la valeur, de l'usage de la mesure du temps de travail dans l'échange capitaliste et de son devenir-dépassement dans une société communiste où un développement impétueux des forces productives dans le système capitaliste peut déboucher sur un échange en fonction des besoins et non de l'accumulation du capital pour elle-même. Et un échange en fonction de l'outil premier de l'échange HUMAIN : la conscience, le savoir en acte.

Marx dégage dans le même mouvement de conscience du présent, du passé et des futurs possibles, de leurs « constructions » possibles, l'acte conscient à accomplir, les choix à déterminer au jour le jour et dans la durée.

De la suraccumulation-dévalorisation, de la baisse tendancielle du taux de profit du capital, Marx ne fait pas un phénomène physico-chimique déterminant automatiquement la chute du système et son « remplacement », ce que le marxisme « institutionnel » ou « vulgaire » a fait, l'un épaulant l'autre dans des conditions historiques de sous-développement « économique-culturel ». Mais il en étudie de développement possible et les conséquences possibles sur les choix humains et le processus à venir (*).

Une, deux, (trois ?) générations de « militants politiques » ont fait de l'abstraction un supplément d'âme à régénérer

ou à sortir du placard en fonction des besoins et des « possibilités ». Il n'est pas question de responsabiliser grossièrement nos comportements, mais d'en voir les raisons historiques, pour avancer dans l'histoire et non s'en rendre impuissants, ce qui se produit quelquefois et en partie dans les regrets pathogènes et autocritiques limitées à un moralisme étroit à sens unique et sans vision scientifique.

A nouveau frémit le temps de la reconstruction d'une conscience « globale » s'appuyant sur l'expérience de la crise en explosion rapide et violente, sur les avancées scientifiques et techniques accomplies depuis Marx, qui ne le rendent pas obsolète, mais le complètent dans sa démarche unitaire de transformation et surtout ouvrent la voie à une autre façon de produire, à une démocratie du producteur, du « que et comment produire ». Partant de la protestation sociale pour arriver l'inclure dans le processus de conscience de la nature sur elle-même que constitue l'humanité et son développement.

Pour finir comme j'ai commencé, l'abstraction, la conceptualisation, c'est une plante qu'il faut cultiver sans quoi, si le champ devient désert, c'est toute la vie qui meurt, faute de nourriture pour la pensée comme pour le ventre. Nous n'en sommes pas là. Mais les contraintes imposées au travail et à la pensée par le capital, en sont la cause ainsi que l'insuffisance de nos efforts en ce domaine qui en sont la conséquence, mais pas seulement, car comme dit Marx, il y a autonomie relative de la pensée (j'ajoute aussi des sentiments) par rapport aux conditions matérielles qui les ont fait maître. Autonomie relative de tout mouvement de la

nature et en même temps mouvement général de la nature.
Ce que nous en connaissons.

3 juin 2013

()
« Dès que le travail humain, dans sa forme simple, a cessé d'être la grande raison de la richesse, alors le temps de travail cesse et doit cesser d'être la mesure de la richesse.....Le surtravail de la masse a cessé d'être la condition du développement de la richesse sociale. Le mode de production qui se base sur la valeur d'échange s'écroule. »*

Extrait de Marx, "Grundrisse", publié sous la responsabilité de Jean-Pierre Lefebvre, Editions Sociales 2011, page 661 et suite. Cité dans Henri Lefebvre, "Métaphilosophie" (1964), page 173, Syllepse 2000.

<http://pierre.assante.over-blog.com/article-il-ne-s-agit-pas-de-parler-au-coeur-ou-a-la-raison-il-s-agit-d-avoir-une-vision-complexe-de-l-ac-118239504.html>

<http://pierre.assante.over-blog.com/>

LE TEMPS

Image mobile et image fixe.
Transformations en santé.
Ethique.

Le présent ? Pour la conscience c'est le passé immédiat celui dont les perceptions qui nous arrivent sont transformées par la pensée en un apparaître « immédiat ».

Y compris avec des appareils enregistreurs qui eux même ne perçoivent que ce qui arrive une fois arrivé et que le chercheur ordinaire que nous sommes ou le chercheur spécialisé et ses appareils spécialisés analyse une fois collectées les données.

C'est le passé « immédiat » ou plus ou moins immédiat. Cela dépend du sujet d'observation, en fonction de la préoccupation qui est la notre et du but pratique, du, des besoins à résoudre qui sont les nôtres au moment de l'investigation et de l'analyse du présent.

Présent subjectif donc relatif qui alors côtoie le passé subjectif relatif jusqu'au passé « moins immédiat » et au passé tout court, celui du « temps révolu » classé par et dans notre mémoire, notre conscience du temps, sa relativité psychologique et en conséquence physique.

En cela, un peu de vision dialectique, en synchronie et en diachromie nous enseigne qu'une observation, une analyse opérationnelle face à un besoin à résoudre demande

l'observation de l'objet concret ou abstrait, les deux en unité, à la fois sous divers angles et dans son mouvement, dans le temps bref, moyen et long.

En ce sens le « film » de l'évènement est difficilement saisissable si l'observation du « présent » et du donné « passé » n'est pas continue. Or la multiplicité des observations et des préoccupations nous détache le plus souvent de l'observation continue, par « la force des choses » à laquelle peut s'ajouter « l'insoutenable légèreté de l'être » qu'elle contient...

Photo et cinéma....

En ce sens l'observation photographique est sans doute une des observations des plus dialectiques.

L'observation de l'image mobile peut l'être au prix du « rassemblement de la vision » au titre du « rassemblement des idées », rassemblement conscient et inconscient et leur réémergence lente ou brutale, la catharsis.

La photo observée, cet "arrêt" sur « le temps » donne vraiment à voir si tant est qu'elle « s'ajoute » à d'autres « photos » collectées de la vie.

Ainsi l'image « fixe » peut être plus mobile que l'image « mobile ».....

Les images « fixes » en nombre d'autant plus.....

Si à ces « relativités » (il ne s'agit pas de celle, « purement » physique et objective d'Einstein) de la conscience, on ajoute la manipulation massive de la conscience par le mythe de l'échange « juste », « éternel », « naturel », « indépassable »

effectué par l'intermédiaire du capital dans sa circulation Argent-Marchandise-Plus d'argent (A-M-A'), il est bien difficile d'imaginer cette conscience devenant créatrice d'un mouvement collectif de transformation de fond d'une société en crise.

C'est pourtant cette crise, non choisie par les victimes de la crise qui peut éclairer la conscience, si tant est que les perceptions qu'elle fournit et les images qu'elle forme dans notre pensée, soient mises en relation dialectique avec le vécu à court et long terme, dans le temps court et le temps long, ce qui reste contradictoire avec la mesure du temps de travail, productrice d'activité aliénée et de l'aliénation de la propriété de l'activité du producteur d'activité et des biens produits de l'activité, mesure qui est le contraire de l'activité créatrice libre.

La double anticipation accomplie dans un geste simple, « immédiat », a une autre qualité dans le geste « long », sa complexité concrète et abstraite, objective et subjective, et la multiplicité des doubles anticipations qu'il contient : acte individuel et collectif, évènements individuels et collectifs contenus et « déroulés ».

Parmi mes « métaphores syndicales » il y a le robinet qui ne fabrique pas l'eau mais qui la reçoit du travail humain, du canal de Provence en passant par la fonderie, l'installation etc. ; il y a celle de la feuille de maladie qui permet le remboursement qui n'est pas un phénomène naturel comme le vent, la pluie ou le coucher et lever du soleil, mais un phénomène social qui dépend des choix humains ; il y a celle de la monnaie, dont la valeur du papier utilisé et de

son impression et distribution n'ont une correspondance avec la valeur que conventionnelle et dépend de la valeur des richesses produite, dans leur variabilités et leurs péréquations relatives de marché, de ses luttes, mais surtout de ses techniques et de la mesure du temps de travail.

Mesure du temps.

Si l'on reprend l'ensemble du développement précédent, cette mesure du temps non seulement dans le travail, et à partir du travail, mais dans l'incapacité d'observer nos propres gestes, notre capacité de « faire le bilan » à court et long terme de notre propre vie, prend une dimension effective, physique et psychologique, affective énorme, en expansion démesurée, absorbant et noyant les objets qui nous sont nécessaire pour vivre dans un rêve informel, incertain, un sommeil vaseux, engluant.

Le suicide « isolé » est cette forme du temps exceptionnel, de circonstances particulières, hors des normes générales en mouvement mais dont l'aliénation n'a pas atteint les conditions du suicide « général », en passant par les étapes de l'un à l'autre.

La classe ouvrière en se libérant, c'est-à-dire en libérant le travail des contraintes de la pénurie et par contre-coup de la mesure du temps au profit des besoins « matériels et moraux », libère toute la société, dominants exploités compris en les dépassant, dans l'individu comme en tant que classe.

Mais le temps reste à la fois l'élément, la réalité concrète du mouvement de cette classe ouvrière de production qui se concentre dans les ateliers du monde en fonction des mobilités du capital à la recherche de profit, c'est-à-dire un temps positif créateur de richesse, mais aussi un temps négatif, du « point de vue » de la santé et de la réalité de la santé humaine, car son contenu insaisissable est la négation de la conscience.

Négation. Négation de la négation. « Aufhebung », dépassement des contradictions, des mouvements contradictoires contenus dans les mouvements généraux....

En plaçant le temps, c'est-à-dire les choix qu'il permet en fonction de son utilisation et partant de sa vision, de la formation et du développement de la conscience du temps, au centre de nos efforts de compréhension, c'est la conscience de l'événement et de sa « construction » à l'intérieur de la nécessité qui peut se développer ou pas.

« Pas d'action révolutionnaire sans conscience révolutionnaire » disait-on.

Pourtant les révolutions limitées, partielles qu'on a été les révolutions bourgeoises et ou nationales on fait peu de cas du temps, ce qui était normal dans la mesure où leurs circonstances historiques ne pouvaient remettre en cause la question de la mesure du temps de travail. Ce « peu de cas » est la conséquence de l'épuisement humain au bout de grandes avancées de domination sur la nature pour la production de nos subsistances, leur accroissement quantitatif et qualitatif, et finalement leur dissolution

partielle (pour l'instant), du nécessaire, de la nécessité et de la conscience en mouvement vers l'absurde et le mortel.

« Le temps de vivre » écrivait le communiste André Remacle, hélas beaucoup oublié aujourd'hui, et l'écrivait avec et ou à la suite de quelques autres écrivains, philosophes et ou simples citoyens, nombreux mais sans pouvoir institué. Ce n'était pas qu'une simple aspiration limitée.

C'était poser le fond des conditions du développement humain et la question de sa survie tout court. Et c'était un acte de grande philosophie opérationnelle. Pas seulement « comprendre le monde, mais le changer, le transformer » en santé. Il faudrait le lui reconnaître, à lui et à ces autres.

La matière c'est le temps et l'espace, non séparés, mais en tant qu'une unique réalité, le mouvement, et un concept issu de cette observation, aujourd'hui universellement reconnu. Mais comme toute reconnaissance universelle, celle-ci n'est pas définitivement acquise, et les mises à l'index galiléennes, malgré leur tête baissée prêtes à se redresser, comme en ce qui concerne la mise à l'index « progressive » de Darwin, sont toujours vivantes.

Le voile n'est pas que sur les têtes il est dans les têtes les plus reconnues en termes de pouvoir. Le voile peut être un signe limité (dévoté aussi) de résistance. Pas l'éloge de la mesure du temps, de la rapidité malsaine qui en découle, et de l'invivabilité qui la conclut.

Le temps est beau, ou plutôt son déroulement dans la conscience, car la beauté est une chose de conscience, donc observation en fonction des besoins et désir qui en naissent. Il n'y a pas de société sans corps ou plutôt « d'âme » de la société et « corps » de la société. La beauté du corps (et la beauté tout court) naît de ses besoins biologiques transcendés dans la conscience par la capacité de pensée du corps lui-même, issu du travail, travail issu du besoin « physique » de survenir à ses subsistances et sa reproduction. Jusqu'à ce que le besoin "physique" premier devienne le besoin de développement de la conscience lui-même, dépendant cependant des besoins « élémentaire » du corps. Besoins du corps de l'individu dans les besoins de l'espèce et de la société.

Dire et répéter le besoin d'une vision matérialiste, n'est pas un jugement de tribunal condamnant les envols de toutes sortes de la pensée et des croyances. C'est recentrer l'observation de tout un chacun sur les nécessités naturelles. Se jeter dans le vide profond pour savoir ce que ça va donner n'est pas la norme de tout un chacun qu'elle que soient ses choix politiques, philosophique, religieux. C'est une norme en santé partagée tant que les techniques ne le permettent pas sans conséquences sur la vie, c'est-à-dire la blessure ou la mort ; ou tant que la société n'est pas réduite au suicide, c'est-à-dire tant qu'elle peut trouver en elle-même les ressources de sa survie et de son développement, de celui de sa conscience en mouvement de la nature sur elle-même que constitue d'humanité, en santé.

Dans la double anticipation de nos geste, il y a le pré-apparaître du futur. Futur « sain » si conscience d'un temps

à goûter et pas à « avaler », regard mesuré et appuyé en avant et en arrière du chemin accompli.

Temps, actes et santé. C'est sans doute sur cela, le mouvement de pensée que l'on classe dans le terme "éthique". Et que « notre » temps aspire à développer, sans encore trop savoir comment. Vision « éthérée » ou vision en « beauté figée » ou acte anticipateur, finalement. Fin relative.

6 juin 2013

Pierre Assante
Juin 2013

p.assante@wanadoo.fr
<http://pierre.assante.over-blog.com/>